



ISSN 1961-9359

ISSN en ligne 2260-6513

Être une femme (in)visible : la présence des femmes dans le monde de la traduction espagnole des Lumières

Beatriz Onandía Ruiz

Universidad del País Vasco-Euskal-Herriko Unibertsitatea, Espagne

beatriz.onandia@ehu.eus

<https://orcid.org/0000-0001-7876-2978>

Reçu le 24-12-2018 / Évalué le 26-03-2019 / Accepté le 19-07-2019

Résumé

Un certain nombre des traductions publiées dans l'Espagne des Lumières mettaient l'accent sur les textes pédagogiques destinés à l'instruction des femmes de l'époque. Ainsi, toutes ces traductions contribuèrent à l'élaboration d'un corpus de textes en espagnol traitant de l'éducation des femmes au siècle des Lumières, ce qui servit à configurer toute une pensée féministe ou du moins réformatrice à l'égard de l'éducation des femmes et de leur rôle dans la société. Ce renouveau féminin se fit sentir de manière particulière dans les traductions, car bon nombre de ces écrits passèrent entre les mains d'intellectuelles qui eurent ainsi accès aux ouvrages à succès appréciés à l'étranger, et purent accéder d'une manière humble, à la culture, dans un domaine jusqu'alors fortement marqué par l'omniprésence masculine.

Mots-clés : le Siècle des Lumières, traductions, Espagne-France, auteures-traductrices

Ser una mujer (in)visible: la presencia femenina en el sector de la traducción española del Siglo de las Luces

Resumen

Muchas de las obras traducidas a lo largo del Siglo de las Luces en España, giraron en torno a la educación y más concretamente en torno a la educación de las mujeres. Todas estas traducciones contribuyeron activamente, a la instauración de una recopilación de textos en lengua castellana con una temática común: la educación de las mujeres durante la Ilustración. Esta proliferación de escritos pedagógicos dio lugar a todo un pensamiento feminista o al menos reformista, centrado en la educación de las mujeres y en su papel en la sociedad. Asimismo, esta renovación femenina se sintió de manera muy particular, en la práctica traductora, ya que una buena parte de las obras más célebres y más apreciadas internacionalmente, pasaron entre las manos de muchas intelectuales, que gracias en parte a la traducción, pudieron acceder de una forma humilde a la lectura y al conocimiento de muchos de los autores extranjeros más populares del momento. En definitiva, un primer y tímido acceso a un sector cultural hasta entonces fuertemente regido por la omnipresencia del género masculino.

Palabras clave: el Siglo de las Luces, traducciones, España-Francia, escritoras-traductoras

Being an (in)visible woman: the presence of women in Spanish translations of the 18th century

Abstract

Many of the translations published during the Enlightenment in Spain focused on educational texts and more specifically, on the education of women of that time. Thus, all these translations contributed actively to the establishment of a compilation of Spanish texts, with a common subject: Women's education during the Enlightenment. The proliferation of educational texts gave rise to an entire feminist or at least reformist thought, focused on women's education and their role in society. Moreover, this feminine renewal was felt in a very particular way in the translations, since a fair number of the most internationally recognized and most appreciated works passed into the hands of several female intellectuals who, thanks to these translations, could have access -in a very humble way- to knowledge from lots of foreigner writers of that period. In conclusion, it was a first and timid access to culture, which was strongly dominated by the omnipresence of men until that time.

Keywords: Enlightenment, translations, Spain-France, women-writers, women-translators

Introduction

Le XVIII^e siècle fut une période privilégiée et féconde eu égard aux traductions remarquables qui parurent alors. La traduction dans l'Espagne des Lumières constitue donc un axe majeur de l'activité éditoriale espagnole. C'est peut-être l'effervescence autour de cette pratique qui, vers la fin du siècle, poussa José Vargas Ponce à déclarer avec insistance que l'Espagne était devenue une nation de traducteurs, et il forgea un nouveau terme qui devint alors célèbre : « la traductomanie » (Vargas Ponce, 1793 : 179). Cette pratique connut un franc succès, car elle était considérée par les *intellectuels* de l'époque comme l'une des plus claires manifestations de l'esprit universel et cosmopolite propre au siècle des Lumières (García Hurtado, 1999 : 38). Ainsi, les traducteurs deviennent, tout au long de cette période, les intermédiaires culturels par excellence, et la traduction l'instrument idéal pour rapprocher la société espagnole du reste de l'Europe en matière culturelle. (Lafarga, 2008 : 622).

Pendant cette période, les traductions n'ont cessé de susciter l'intérêt des Espagnols, à en croire le nombre élevé des ouvrages traduits tout au long du

siècle. J.-M Buigès fait état, par ailleurs, de 2 237 éditions de traductions pour la période 1700-1809, en précisant que presque un ouvrage nouveau sur dix était une traduction (Buigès, 2002 : 104). S'impose ainsi l'idée selon laquelle, grâce à ses divers traducteurs, l'Espagne s'attache à combler, en très peu de temps, les lacunes existantes dans les domaines sociaux et culturels, par l'entremise de traductions qui deviennent, tout au long du siècle, un véritable service de bien public.

L'objectif pédagogique, qui fut très souvent invoqué au XVIII^e siècle, fit la part belle à la notion novatrice d'utilité, qui guidait la pratique de la traduction dans quasiment tous les genres - et notamment dans toutes les œuvres destinées, entre autres, à l'instruction de la jeunesse. Les débats éducatifs qui avaient lieu en France circulaient aussi, d'ailleurs, dans le milieu intellectuel espagnol, grâce aux textes originaux qui traversaient les frontières, mais aussi, et surtout, grâce aux différentes traductions publiées. Des traductions qui, d'une certaine manière, servirent de relais, tout au long du siècle, à une importante production de traités d'éducation à caractère théorique. Ainsi, puisque l'éducation constitue l'un des principaux axes de la politique des Lumières, les livres destinés aux enfants deviennent alors, un outil très efficace pour servir la transmission des connaissances et des valeurs dominantes. Cette motivation didactique se manifesta par la traduction de nombreuses œuvres françaises dans lesquelles le divertissement se combinait spécialement, avec des contenus instructifs relatifs à l'éducation des jeunes demoiselles espagnoles.

Par ailleurs, la recherche la plus contemporaine commence à accorder une attention accrue au rôle que jouèrent les femmes dans l'histoire de la traduction espagnole du XVIII^e siècle. Avec l'arrivée des œuvres les plus fondatrices des Lumières européennes, l'univers féminin traditionnel connut un bouleversement indéniable. Le goût pour la lecture et les langues, qui venait d'une grande majorité de femmes appartenant à l'aristocratie et à la bourgeoisie la plus fortunée, ou bien dans d'autres cas, le simple désir de suivre les modes de l'époque, favorisa l'arrivée de nouvelles auteures dans ce que le spécialiste Emilio Palacios qualifie de « jungle des traductions » (2002 : 91). Les traductions devinrent donc pour les femmes une voie modeste leur permettant d'avoir accès à la culture et aux œuvres les plus remarquées, et parfois également, aux écrivains étrangers les plus audacieux de leur temps.

Les femmes espagnoles traduisent des œuvres de tout genre : carnets de voyages, traités d'histoire, essais philosophiques et mathématiques et, œuvres littéraires tout spécialement (poésie, théâtre, roman). Cependant leur principal intérêt portait sur les ouvrages à caractère pédagogique, dont elles deviennent des traductrices, mais aussi des créatrices. Ainsi, le métier ou la pratique de traducteur

permet à bien des auteurs espagnols, et plus précisément à bien des auteures, d'avoir accès aux ouvrages à succès, fort appréciés à l'étranger. Ana Muñoz, María Jacoba Castilla, María Romero Masegosa, Antonia de Río y Arnedo, Cayetana de la Cerda et tant d'autres se feront tour à tour traductrices et écrivaines, et donneront ainsi une couleur féminine au mouvement d'émancipation et d'éducation de la femme en particulier, et à l'Espagne des Lumières en général.

1. Femmes traductrices, femmes créatrices

Nous en savons très peu sur l'éducation ou la formation de ces nouvelles créatrices, qui étaient évidemment beaucoup plus sommaire que celle de leurs homologues masculins (Vázquez, 2003 : 42-43). Cependant, les traductions deviennent le tremplin parfait pour tout ce groupe d'intellectuelles audacieuses, qui leur donna également l'opportunité d'effectuer une incursion dans l'univers des lettres qui était, jusqu'alors, conjugué au masculin. Il semble évident que, par le biais de la pratique de la traduction, ces espagnoles, même si de façon détournée, pouvaient devenir auteur. En harmonie avec l'intérêt pédagogique du siècle des Lumières, l'éducation deviendra donc un des sujets phares de la production éditoriale de l'époque et influencées par l'énorme succès d'œuvres comme l'Émile (1762) de Rousseau ou les *Traité sur l'éducation des filles* (1678) de Fénelon, les publications sur la pédagogie verront augmenter leur nombre d'une façon surprenante. Ainsi, un nombre considérable de femmes vont publier des traductions d'œuvres à visée pédagogique. Seulement pour la période 1750-1808, l'historienne Bolufer Peruga fait état d'un total de 27 ouvrages traduits par des femmes. (Bolufer Peruga, 2008 : 155). De manière générale, ces créatrices vont privilégier surtout la traduction d'ouvrages écrits par d'autres femmes, et plus précisément celles des auteures françaises. Parmi la multitude des écrivains qui furent traduits tout au long du siècle, nous pouvons évoquer plusieurs lettrées des Lumières françaises comme Anne-Thérèse de Marguenat de Courcelles, par son mariage devenue Madame de Lambert, (1647-1733), Françoise de Graffigny (1695-1758), Marie Leprince de Beaumont (1711-1780) ou Louise d'Épinay (1726-1783). Ces créatrices furent traduites par des femmes et influencèrent la production littéraire féminine dans le domaine de la pédagogie et de la morale. En définitive, le secteur de la traduction devient un terrain pour une création « au féminin » qui restait malheureusement ancrée dans les paramètres sociaux qui lui étaient imposés¹.

Nonobstant et même si le métier de traducteur existait depuis longtemps, il faut souligner que ce métier ne jouissait d'aucun statut ni d'aucune reconnaissance au siècle des Lumières. (Garrosa, Lafarga, 2009 : 36). Ce manque n'a toutefois pas empêché les recherches actuelles à accorder à cette pratique une spéciale attention, à analyser les dimensions créatives propres à l'exercice de la traduction,

car, comme l'affirment les spécialistes Laurence Belingard, Maryvonne Boisseau et Maïca Sanconie « la traduction est donc créatrice par son apport aux langues, en particulier dans le domaine de la lexicographie et, de façon générale, à la littérature, plus exactement au « patrimoine intellectuel », incluant non seulement la littérature mais les sciences et les techniques, l'histoire et la philosophie » (Belingard, Boisseau, Sanconie, 2017 : 499). Le fait que le terme « traduction » représentait une notion très vaste au XVIII^e siècle a généré maintes versions lues par des lecteurs espagnols de l'époque qui étaient, plus le résultat d'un travail d'adaptation, de versions libres ou très édulcorées, que des travaux fidèles aux œuvres originales. Les Espagnols durent attendre l'entrée du XX^e siècle ou presque, pour rencontrer les premières versions fidèles des œuvres les plus notoires des Lumières européennes. En fin de compte, la pratique de traduction des œuvres littéraires restait soumise à la spécificité de chaque ouvrage original. Cela étant, leur plus grande inquiétude était d'adapter leurs versions dans le respect de la morale chrétienne et celui des droits régaliens, dont la censure était son régulateur. Il existe en effet dans l'Espagne des Lumières deux types de censure : « *La première est la censure à priori, pratiquée par l'Etat. La seconde est celle pratiquée par l'Inquisition : elle intervient à posteriori, pour interdire des livres dénoncés comme hérétiques ou immoraux.* » (Le Guellec, 2016 : 21). Donc, il fallait, avant toute chose, trouver le moyen d'éluider les obstacles de la censure, très peu favorables à un genre qui, surtout avec les livres venant de l'étranger, et plus particulièrement de la France, proposait, croyait-on, des modèles humains et sociaux dangereux pour la préservation des mœurs et l'ordre social établis dans le pays. Il faut pourtant préciser qu'à partir de la deuxième moitié du XVIII^e siècle se ressent un léger relâchement de la part de la censure, surtout lié, entre autres, à une certaine libéralisation du commerce des livres (Domergue, 1996 : 26-27).

2. Les prologues des traductions issues d'une plume féminine

Dans la pratique de la traduction propre des Lumières, les prologues qui précédaient la plupart des versions publiées devaient être l'espace idéal où ces nouvelles créatrices usaient de leur plume pour défendre avec détermination et rigueur leurs aptitudes intellectuelles. C'est ce que défendait par exemple, avec ferveur Anne-Thérèse de Lambert en 1727 dans son œuvre *Avis d'une mère à sa fille* :

Les femmes, d'ordinaire, ne doivent rien à l'art. Pourquoi trouver mauvais qu'elles aient un esprit qui ne leur coûte rien ? Nous gâtons toutes les dispositions que leur a données la Nature : nous n'occupons leur esprit à rien de solide, et le cœur en profite : nous les destinons à plaire ; et elles ne nous plaisent que par leurs grâces, ou par leurs vices. Il semble qu'elles ne soient faites que pour

être un spectacle agréable à nos yeux. Elles ne songent donc qu'à cultiver leurs agréments, et se laissent aisément entraîner au penchant de la Nature : elles ne se refusent pas à des goûts qu'elles ne croient pas avoir reçus de la nature pour les combattre. (Lambert, 1727 : 132).

De son côté, Joaquina Basarán García, l'une des premières traductrices des Lumières espagnoles, et responsable en 1766 de la version castillane de la *Historia de Gil Blas de Santillana* de l'auteur français Alain-René Lesage, dans un désir d'éviter les « foudres » de la critique masculine et sous un ton ironique, joue avec le cliché de la femme qui écrit juste par désir, et non par goût personnel : *Je sais bien que nombreux seront ceux qui me censureront par ma fierté, mon orgueil ou mon ignorance, mais ils ne pourront pas ignorer que leurs dures critiques s'adressent à une femme qui, sans aucune autre obligation que le zèle de son sexe, manifeste un amusement plus innocent que rentable*². (Basarán García, 1766 : sp).

Nonobstant, Basarán García ne fut pas la seule à défendre dans ces pages introductives la présence féminine dans le domaine de la traduction, car María Cayetana de la Cerda y Vera, traductrice en 1790 de l'œuvre de la pédagogue française Marie Leprince de Beaumont *Les Américaines, et la Preuve de la religion chrétienne par les lumières naturelles* (1770), Ana Munoz, traductrice en 1779 des célèbres *Conversations d'Emilie* écrites en 1781 par Louise d'Épinay, María Romero Masegosa qui publia en 1792 la première version castillane de l'œuvre épistolaire *Lettres d'une Péruvienne* (1752) de l'auteure lorraine Françoise de Graffigny, María Antonia del Río y Arnedo responsable de plusieurs traductions castillanes pendant la période des Lumières comme l'œuvre d'origine anglaise de Charles François Saint-Lambert *Sara Th* (1795) ou les *Lettres de Madame de Montier* (1756) de la Française Lepince de Beaumont, María Jacoba Castilla Xaraba traductrice d'une œuvre anonyme intitulée *Adelaïde ou le triomphe de l'amour* (1772) et attribuée à tort par la propre traductrice dans le prologue³ de son travail à la célèbre pédagogue française Stéphanie Félicité de Genlis, Inés Joyes y Blake traductrice en 1798 de l'œuvre de l'auteur anglais Samuel Johnson *Rosselas, prince of Abissinia* (1759) ou encore Cayetana Aguirre Rosales qui, au début du XIX^e siècle, traduisit l'œuvre rédigée par Michel-Ange Marin en 1752, *Virginie ou la vierge chrétienne (Histoire sicilienne pour servir de modèle aux filles qui aspirent à la perfection)*, défendirent, dans les prologues de leurs traductions, le « savoir-faire » des femmes dans le domaine de la traduction.

Il semble convenable également de souligner les propos d'Inés Joyes y Blake, qui décida d'ajouter à la fin de son travail, un essai à visée apologétique sous forme d'une « *lettre de la traductrice à ses filles* » intitulé « *Apologie des femmes*⁴ » où elle y dénonça ouvertement l'éducation déplorable et les rôles secondaires attribués aux femmes dans les sociétés des Lumières : *Il est connu que la dispute sur la*

*préférence ou la prééminence des sexes est un des sujets de conversation les plus habituels de la société*⁵. (Joyes y Blake, 1798 : 172). Cette critique contre l'éducation *claustrative* que le pouvoir en place continuait d'imposer aux femmes les reléguant ainsi dans la sphère privée et par conséquent domestique, fut fortement débattue dans les prologues d'autres traductrices de l'époque, qui défendaient comme cette intellectuelle qu' *en habituant leurs oreilles à des conversations où les tâches domestiques des femmes deviennent des affaires propres des esprits méprisés ou des personnes de catégories inférieures*⁶ (Joyes y Blake, 1798 : 175).

À l'écart de ces revendications féministes en faveur de l'instruction des femmes espagnoles, ces nouvelles créatrices profitaient aussi de leurs prologues et de leurs avertissements pour rédiger quelques lignes proclamant l'utilité, la morale, la pédagogie et les bénéfices de leurs travaux notamment, pour les personnes de « leur sexe ». Cependant, cette réitération d'utilité et du bienfait de leurs travaux ne fut pas un aspect distinctif propre aux publications féminines, car l'objectif généralisé de servir la nation qu'avait les traducteurs des Lumières, fit que la grande majorité des versions publiées lors de cette période clamaient dès les premières lignes cette volonté de ne pas priver davantage les lecteurs d'œuvres qui, de par leurs mérites littéraires ou pour leur valeur morale, jouissaient déjà d'un certain succès dans le reste de l'Europe. Plácido Barco, célèbre traducteur espagnol de l'époque commença par exemple sa version castillane de l'œuvre pédagogique le *Magasin des Adolescentes, ou Dialogues d'une sage gouvernante avec ses élèves de la première distinction* (1761) de Marie Leprince de Beaumont, en déclamant précisément que la grande utilité de sa version justifiait les éventuelles erreurs de traduction : (...) *après avoir pris connaissance de cette petite œuvre, je décidai de chercher son original et de commencer sa traduction, malgré mes faibles connaissances; mais le désir de terminer l'œuvre et de rendre ce petit service au public aida à vaincre toutes les difficultés*⁷. (Barco, 1787 : prologue du traducteur). De la même manière, la comtesse de Lalaing, en 1781, lors de la publication de sa traduction castillane de l'œuvre d'Anne-Thérèse de Lambert *Œuvre complètes* (1747), mettait en avant l'utilité de son travail pour justifier ainsi, son « intrusion » dans cet univers des lettres, jusqu'alors largement dominé par le sexe masculin : *Je ne demande pas des éloges pour mon travail, puisque je ne l'écris pas en cherchant des louanges seulement, je me contenterai qu'il ne mérite pas de critique et qu'il puisse être utile pour le public*⁸ (De la Cerda y Vera, 1781 : prologue de la traductrice).

Néanmoins, il fut évident que ces plaidoiries réitératives chez les traducteurs espagnols, devinrent à vrai dire « abusives », dans certaines publications signées par une plume féminine. Les obstacles à surmonter par les créatrices, sûrement dus à leur condition de femmes de lettres firent que cette *captatio benevolentiae* attribuée aux traductions des Lumières fut essentiellement un trait caractéristique

de ces écrivaines. En effet, rares étaient les femmes de lettres qui ne proclamaient dans leurs prologues l'utilité et la pédagogie de leurs travaux, et qui n'évoquaient une série de conviction ayant à voir avec la modestie propre à leur sexe. Toutes ces justifications soutenaient, avant tout, que ces travaux de traduction représentaient purement une sorte de distraction qu'elles entreprenaient dans leurs moments d'oisiveté, sans négliger leurs obligations propres à leur sexe. En définitive, les thèmes indiscutablement répétés jusqu'à l'excès dans la plupart des prologues signés par certaines de ces créatrices suivaient inlassablement cette même structure de volonté moralisatrice, de propositions instructives et de divertissement, ainsi que les justifications liées à la réalisation d'un travail en dehors de leurs compétences de femmes. Soulignons à ce propos les lignes rédigées par María Cayetana de la Cerda y Vera lors de sa traduction *Obras de la marquesa de Lambert* (1781) où elle justifiait son travail en déclarant que : (...) *cela faisait longtemps que je désirais employer mes moments d'oisiveté à une chose utile et profitable, que je pourrais présenter au public*⁹.

De son côté, les différentes imprimeries de l'époque essayèrent de promouvoir cette lecture grâce à la prolifération d'œuvres étrangères dédiées précisément aux femmes. Nonobstant, le succès des productions féminines doit être mis en relation avec l'alphabétisation des femmes (malgré les limitations existantes), et avec tous ces divers témoignages qui montrent comment la lecture devint, pour celles-ci, un instrument d'évasion, un domaine d'apprentissage et une discipline morale, tout comme un voyage vers de nouvelles sensations et expériences pour les plus audacieuses. (Vázquez, 2003 : 43). Ainsi, dans les prologues de la plupart de ces œuvres qui se présentaient comme étant conçues « pour les femmes », il naquit une forte volonté moralisatrice accompagnée d'une proposition d'instruction et de diversion très évidentes. Par conséquent, les traductrices de l'époque devinrent à leur tour de véritables écrivaines moralisatrices dans leurs prologues ou avertissements, utilisant très souvent leur plume pour réaliser un plaidoyer en faveur de la vertu et de la pudeur que toutes jeunes filles de bonne famille devaient avoir. Leurs travaux de traduction devinrent également, une lecture pédagogique obligatoire pour fuir des vices et des tentations néfastes et préserver ainsi la vertu des jeunes demoiselles de l'époque. À ce propos, María Jacoba Castilla en 1801, dans la réalisation de la traduction de l'œuvre anonyme française *Adelaïde ou le triomphe de l'amour* (1772) décida de substituer aux habituels « prologues du traducteur » le terme de : « La traductrice : à toutes celles de mon sexe » :

Mes chères Dames, je pense qu'il est opportun de vous proposer cette production de Madame de Genlis à un moment où la vertu et la pudeur sont des fugitifs de nos sociétés, après que la débauche et le désir aient pris leur place. Je vous

*présente Adélaïde, une jeune demoiselle instruite dans les principes solides de l'honneur que la ténacité et les bonnes maximes de ses gentils parents ont gravé dans son cœur dès son plus jeune âge. Adélaïde devient vertueuse, elle s'échappe à l'audace de notre mépris et à celle du monde entier ; et, toujours impassible devant les revers de la chance et, face à la vile attaque de la séduction, elle nous prouve combien l'amour fait le bonheur des hommes quand celui-ci est dirigé par la vertu mais si au contraire, l'amour est encouragé par la maladresse il les rabaisse et s'avilit*¹⁰. (Castilla, 1801 : prologue du traducteur).

En harmonie avec la morale de la société espagnole de l'époque qui luttait pour dissuader son lecteur de certaines publications dites *dangereuses* et qui défendait le fait que les lectures féminines soient avant tout pédagogiques et moralisatrices, nombreux sont les prologues où les traductrices mettant en garde les jeunes lectrices des ouvrages inappropriés en mettant l'accent sur le fait qu'une œuvre doit avoir pour but la transmission de savoir sous le signe des valeurs et de la morale chrétienne. Ainsi, María Romero de Masegosa y Cancelada, traductrice du célèbre roman épistolaire *Lettres d'une Péruvienne* (1747), commença son prologue en exposant que :

*Cette traduction, avec tous ses ajouts et ses ornements, est destinée aux personnes de mon sexe [...] Ceci, tout comme le désir d'appliquer et d'instruire les personnes de mon sexe, m'a encouragé à ajouter quelques réflexions. Il y a très peu de jeunes filles qui tentent d'orner leur âme en lisant des livres appropriés. Nous dédions régulièrement tous nos efforts à l'embellissement et à l'ornement du corps, en abandonnant ainsi cette âme rationnelle dont l'Être suprême nous a honorés et qui nous distingue des brutes. Je suis très intéressée par le dépassement de mon sexe; et comme mes efforts ne peuvent suffire à inspirer une autre façon de penser plus avantageuse, je vous prie de ne pas appliquer les obstacles apparents qui pourraient les empêcher d'orner leur âme de la reconnaissance de leur noblesse et de s'appliquer à la lecture de livres moraux et instructifs pour que grâce à ce divertissement utile et agréable, elles aient le vice en horreur et embrassent la vertu*¹¹. (Romero Masegosa, 1792 : 10).

3. La présence des traductions féminines dans la presse écrite des Lumières espagnoles

Les éloges et les critiques envers ces nouvelles créatrices furent nombreux tout au long du siècle. Or, il est important de préciser que l'on compte beaucoup plus de traductrices que d'authentiques créatrices. Ces dernières vont plutôt privilégier la traduction d'ouvrages consacrées à l'éducation féminine, dont la plupart écrites

par des femmes aussi. La presse écrite des Lumières espagnoles se fit l'écho d'un bon nombre de traductions féminines publiées à l'époque, et les pages de certains des journaux les plus influents du siècle virent apparaître des éloges et des remerciements concernant les travaux de ces nouvelles *intellectuelles*. Le célèbre journal madrilène *la Gaceta de Madrid* par exemple, malgré l'interdiction inquisitoriale du 8 juillet 1765 de l'œuvre originale *Lettres d'une Péruvienne* (1747), consacra quelques lignes pour louer le travail et l'utilité de la traduction intitulée *Cartas de una peruana* réalisée par María Romero de Masegosa :

*Lettres d'une Péruvienne, écrites en langue française par Madame de Graffigny et traduites en castillan, avec quelques corrections et agrémentées de notes de bas de pages ainsi que d'une lettre explicative plus complète, par Doña María Romero Masegosa y Cancelada, mises en vente dans la Librairie française rue de las Carretas, à Valladolid, chez la Viuda e hijos à Santander et à Bilbao chez D. Francisco Martín García. Cet ouvrage, bien que petit, est très apprécié de tous ceux qui le connaissent, grâce à la finesse de ses pensées, son langage énergique, ses excellents principes moraux, et la sévère mais juste critique que l'auteur réalise des mœurs, des usages et des caractères de ses compatriotes ; de plus, dans ses notes, la traductrice censure certains de nos défauts, ce qui, sans doute, contribue beaucoup à sa grande utilité*¹². (*Gaceta de Madrid*, 1792 : 520).

Ces références journalistiques où l'on vantait l'utilité et le savoir-faire des traductrices sont très récurrentes dans les journaux espagnols des Lumières. Parmi les pages du *Correo literario*, du *Diario de Madrid*, du *Memorial literario*, *Correo de Murcia* ou encore du *Mercurio de España* s'accumulent les références et les avis de publication de certaines versions castillanes comme : *Cartas de Madame de Montier a su hija* (1796-1798) [*Lettres de Mme du Montier à la marquise de*** sa fille*, 1756], traduites par María Antonia del Río y Arnedo et publiées le 2 juillet 1801 dans la *Gaceta de Madrid*, apparaissait une petite annonce qui faisait l'éloge de la morale de cette œuvre et du bienfait de sa lecture :

*Lettres de Madame de Montier à sa fille, écrites en langue française par Madame Leprince de Beaumont et traduites en espagnol par María del Río y Arnedo : 3 tomes. Cette œuvre peut être considérée comme une école d'éducation pour toute femme chrétienne, et en même temps devenir une contestation des mauvais romans. L'œuvre constitue par elle-même une histoire amusante et agréable, tissée avec art par l'auteur*¹³. (*Gaceta de Madrid*, 1801 : 972).

Ainsi, les éloges aux *conversations d'Emilie* (1774) de Louise d'Épinay, traduites en 1798 par Ana Muñoz, trouvèrent également leur place dans le journal madrilène où l'on pouvait lire :

Les Conversations d'Émilie; écrites en français par Madame Live d'Épinay pour l'éducation de sa famille et pour fournir à ceux qui ont un besoin semblable, un moyen facile et efficace d'*accomplir une obligation aussi importante et de procurer à leurs enfants et domestiques une instruction chrétienne et politique. Cet objectif important est atteint grâce à des contes courts, appropriés, ingénieux et des réflexions simples faites pour amuser, sans provoquer l'ennui des enfants, et pour leur inculquer des maximes solides qui contiennent et inspirent la connaissance de l'esprit humain, si précieux pour vivre dans le monde. L'œuvre étant l'une des plus adéquates pour arriver à cette fin, elle fut imprimée à plusieurs reprises en France, et elle fut préférée à d'autres par ordre de Louis XVI pour être étudiée dans les écoles et les collèges des deux sexes ; elle fut également traduite dans d'autres langues, et maintenant dans la nôtre à partir de la 5^e édition, grâce à Ana Muñoz, principalement pour l'utilité des mères de famille*¹⁴. (Gaceta de Madrid, 1797 : 960).

De même, les journaux *Gaceta de Madrid* ou *Memorial literario* font référence en 1784 à la publication de la traduction de l'œuvre d'Anne-Thérèse de Lambert *Œuvres complètes* (1747), réalisée par la comtesse de Lalaing et le 25 mai 1798, on retrouve encore quelques lignes informatives dans la *Gaceta de Madrid*, cette fois-ci, en référence au travail de traduction d'Inés Joyes y Blake et à sa célèbre version de l'œuvre anglaise *The History of Rasselas, Prince of Abissinia* (1759) : « *L'histoire de Rasselas, Prince d'Abyssinie*, œuvre traduite de la langue anglaise par Inés Joyes y Blake. Suivie d'« une apologie des femmes », sous forme de lettre, de la traductrice à ses filles, un seul tome. Il se trouve à la librairie de Sancha à la rue *del Lobo*¹⁵. » (Gaceta de Madrid, 1798 : 968).

En dépit de ces louanges, ces traductrices et leurs travaux ne reçurent pas à l'unisson les éloges et la bienveillance de tous les secteurs culturels des lumières espagnoles. Nombreux furent les détracteurs de ces productions dites féminines, et surtout de cette intrusion des femmes dans un secteur jusqu'alors exclusivement masculin. Un bon exemple de ces reproches « antiféministes » figure dans l'œuvre *El impío por vanidad* (1795) où son auteur, Vicente Martínez Colmer, condamne, dans une note de bas de page, l'absence de connaissances et l'inutilité du travail de María Romero de Masegosa, traductrice castillane de l'œuvre épistolaire *Lettres d'une Péruvienne* :

*Permettez-moi de faire ici un avertissement qui ne me semble pas inopportun. [...]. Il est bien étrange qu'une dame qui se dit illustre, comme elle le suggère dans le prologue et les notes de sa traduction, ignore la relation existante des qualités de l'âme ; de plus, une personne ayant quelques notions de philosophie morale devrait être capable de repérer l'influence que l'apparence physique a sur la perception d'une personne*¹⁶. (Martínez Colmer, 1795 : 14).

En outre, et même si la censure espagnole du XVIII^e siècle est très connue pour y revenir dans ces pages, il est opportun de la mentionner puisqu'il va en être question ici et, que ce phénomène ne saurait être compris hors du contexte général de la censure. Force est pour nous de constater que cette surveillance et ces sanctions consécutives furent plus appuyées envers certaines de ces traductrices citées auparavant. Dans la plupart des cas, les femmes sollicitaient un permis d'impression pour publier l'œuvre d'un homme décédé, cet homme étant généralement leur mari. Cependant, d'autres situations montraient certaines créatrices demandant une autorisation d'impression pour publier des productions littéraires sur des thèmes considérés comme « appropriés » pour leur sexe, comme la poésie, des textes mystiques, en plus d'œuvres moralisatrices ou pédagogiques. Malgré cela, à partir de la Révolution française, cette relative permissivité inquisitoriale envers les publications féminines se durcit, et les autorisations d'impressions, tout comme les importations de nouveaux livres, furent de plus en plus surveillées. Le sort de la traduction de María Cayetana de la Cerda y Vera fut peut-être, un bon exemple de cette nouvelle obsession inquisitoriale. La comtesse de Lalaing, aristocrate cultivée, entreprit en 1790 la traduction en espagnol de l'œuvre de la pédagogue française Marie Leprince de Beaumont *Les Américaines, ou la Preuve de la religion chrétienne par les lumières naturelles* (1770). Malgré les bonnes intentions de l'intellectuelle auxquelles elle fait référence dans son prologue au moment d'entreprendre la traduction de cette œuvre, Lorenzo Igual de Soria, inquisiteur du Saint Office de la ville de Madrid, décida d'interdire, *ipso facto*, la publication de cette œuvre, suite à un rapport défavorable, sous prétexte que cette version attentait directement à la foi chrétienne de l'époque. Il argumenta le choix d'interdire la publication de ce travail de traduction en recourant à une épître biblique qui prêchait la soumission et le silence de la gent féminine face à l'autorité masculine dans toutes les affaires concernant la religion. (Igual de Soria, 1791 : sp.). Au-delà de ces insinuations qui mettaient en évidence certains préjugés misogynes, les censeurs ne donnèrent pas leur accord, et la permission d'imprimer cet ouvrage fut refusée catégoriquement le 15 mars 1791 :

Comme l'œuvre semble écrite par une femme et dédiée à une autre femme (bien qu'étant digne de respect), et que les quatorze personnes qui parlent dans cette œuvre sous forme de dialogues sont toutes des femmes, les personnes de ce sexe seront enthousiasmées par cette œuvre qu'elles penseront écrite pour leur faire honneur [...]. Cependant, parmi nous, sur à peine un million de femmes, une seule sera bien instruite dans la Philosophie, et particulièrement dans la partie de la Métaphysique, à laquelle appartiennent les arguments principaux de ce tome. Le fait de douter de la religion chrétienne est une chose qui n'existera chez aucune femme, aussi grossière soit-elle¹⁷. (Igual de Soria, 1791 : sp.).

Conclusion

En définitive, et même si toutes ces intellectuelles ne furent jamais considérées par la critique ni par l'histoire littéraire comme de véritables créatrices, elles représentent une réalité qui a contribué indéniablement à la richesse culturelle des Lumières espagnoles. Malgré le fait de vivre dans une société religieuse ankylosée, comme l'était encore celle de l'Espagne « *ilustrada* » les discours hégémoniques, autour de la question de l'émancipation féminine, furent aussi utilisés par ces nouvelles créatrices pour justifier les inégalités entre les hommes et les femmes en essayant de promouvoir de nouvelles idées concernant l'éducation des jeunes demoiselles et leur place dans la société. De ce fait, nous avons ainsi attiré l'attention sur le fait que les traductions deviennent, pour un groupe d'intellectuelles audacieuses, le tremplin parfait pour leurs revendications et pour effectuer une incursion timide dans l'univers des lettres qui était, jusqu'alors, la chasse gardée des hommes. Si tant de femmes, tout au long de l'histoire des Lumières, telles que Mary Wollstonecraft, Émilie de Châtelet, María Cayetana de la Cerda ou María del Río y Arnedo développèrent la pratique de la traduction, ce ne fut pas uniquement pour exposer publiquement leurs connaissances des langues étrangères, mais plutôt parce que cette pratique fut une première tentative pour elles de disposer d'un espace où elles pouvaient élever leur voix afin d'exprimer une opinion « silencieuse » depuis de siècles.

Bibliographie

- Anonyme. *Consejos*. Madrid : Archivo Histórico Nacional, legajo 5556, expediente 52.
- Anonyme. *Consejos*. Madrid : Archivo Histórico Nacional, legajo 5556, expediente 35.
- Anonyme. 1792. *Gaceta de Madrid*. Madrid : Impr. Real.
- Anonyme. 1797. *Gaceta de Madrid*. Madrid : Impr. Real.
- Anonyme. 1798. *Gaceta de Madrid*. Madrid : Impr. Real.
- Anonyme. 1801. *Adelaïde ou le triomphe de l'amour*, trad. par María Jacoba Castilla Xarava. Madrid : Impr. Pantaleón Aznar.
- Anonyme. 1801. *Gaceta de Madrid*. Madrid : Impr. Real.
- Basarán García, J. 1766. *Historia de Gil Blas de Santillana*. Madrid : Real academia española. (Version manuscrite ms. 323-326).
- Belingard, L., Boisseau, M., Sanconie, M. 2017. « Traduire, créer ». *Meta*, n° 62(3), p. 489-500.
- Bolufer Peruga, M. 2008. *La vida y la escritura en el siglo XVIII. Inés Joyes: Apología de las mujeres*. Valencia : Universitat de València.
- Buiguès, J.M. 2002. « Les traductions dans l'Espagne des Lumières: langues, rythmes et contenus ». *Bulletin Hispanique*, n° 1, p. 101-119.
- Domergue, L. 1996. *La censure des livres en Espagne à la fin de l'Ancien Régime*. Madrid : Casa de Velázquez.
- Épinay de, L. 1797. *Las conversaciones de Emilia*, trad. par Ana Muñoz. Madrid : Impr. de Benito Cano.
- García Garrosa, M^a.J., Lafarga, F. 2009. Historia de la traducción en España en el siglo XVIII. In: *La traducción en la época ilustrada (Panorámicas de la traducción en el siglo XVIII)*. Granada : Editorial Comares, p. 27-80.

- García Hurtado, M. 1999. La traducción en España, 1750-1808: Cuantificación y lenguas en contacto. In *La traducción en España (1750-1830)*. Lengua, literatura, cultura. Coruña : Universidad de Coruña, p. 35-44.
- Graffigny de, F. 1792. *Cartas de una peruana*, trad. par Doña María Romero Masegosa y Cancelada. Valladolid: Impr. de Viuda de Santander.
- Graffigny de, F. 1792. *Cartas de una peruana*, trad. par María Romero Masegosa y Cancelada. Valladolid : Impr. de Viuda. de Santander e hijos.
- Guellec le, M. 2016. *Presse et culture dans l'Espagne des Lumières*. Madrid: Casa de Velázquez.
- Johnson, S. 1798. *El príncipe de Abisinia*, trad. par Doña Inés Joyes. Madrid : Impr. de Sancha.
- Lafarga, F. 2008. *Historia de la traducción en España*. Alicante : Ambos Mundos.
- Lambert de, A.T. 1727. *Œuvres complètes de Madame la Marquise de Lambert, Réflexions nouvelles sur les femmes, Par une Dame de la Cour...* Paris : François Breton.
- Lambert de, A.T. 1781. *Obras de la marquesa de Lambert*, trad. par Cayetana de la Cerda y Vera, comtesse de Lalaing. Madrid: Impr. de Manuel Marín.
- Leprince de Beaumont, M. 1787. *Almacén de las señoritas o Diálogos de una sabia directora con sus nobles discipulas*, trad. par Plácido Barco López. Madrid : Impr. de la Viuda de Barco López.
- Leprince de Beaumont, M. 1798. *Cartas de Madame de Montier a su hija*, trad. par María Antonia del Río y Arnedo. Madrid : Impr. de Benito García y Compañía.
- Martínez Comer, V. 1795. *El impío por vanidad*. Valencia: Impr. Sánchez e hijos.
- Onandia Ruiz, B. 2018. « La littérature pédagogique des Lumières : la réception de Stéphanie Félicité de Genlis et son écho en Espagne ». *Çédille, Revista de estudios franceses*, n ° 14, p. 431-449. <http://cedille.webs.uil.es/14/18onandia.pdf> [consulté le 15 mai 2018].
- Palacios, E. 2002. *La mujer y las letras en el siglo XVIII*. Madrid : Laberinto.
- Saint-Lambert de, J.F. 1795. *Sara Th.*, trad. par María Antonia del Río y Arnedo. Madrid : Imp. J. López.
- Vargas Ponce, J. 1793. *Declaración contra los abusos introducidos en el castellano*. Madrid : Impr. Ibarra Viuda.
- Vázquez, L. 2003. La lecture au féminin de l'Espagne éclairée: Données pour la constitution d'un imaginaire. In *Lecture, livres et lecteurs du XVIII^e siècle*. Tours : Université François Rabelais, p. 41-56.

Notes

1. Malgré toutes les références de textes féminins repérés et parmi toutes ces auteures, anonymes ou non, la critique littéraire espagnole reconnut seulement la renommée de trois auteures de la deuxième moitié du siècle des Lumières : María Gertrudis Hore, Margarita Hickey et Josefa Amar y Borbón.
2. «Bien conozco habrá muchos que me censuren de orgullosa, vana o ignorante, pero no podrán dejar de conocer que mira su crítica dura a una mujer que sin más obligación que el celo por todas las de su sexo manifiesta una diversión a más positivamente inocente a lo menos provechosa.» (V.O.)
3. «LA TRADUCTORA/A MI SEXO/ Señoras mía: creo oportuno ofreceros esta producción de Madama Genlis en un tiempo en que la virtud y el decoro andan como fugitivos de nuestras concurrencias, después que han ocupado su lugar la disipación y el capricho». (V.O.) « LA TRADUCTRICE/À SON SEXE/ Mesdames : je crois opportun de vous offrir cette production de Madame de Genlis dans un moment où la vertu et la décence sont considérées comme fugitives dans nos sociétés, et ont laissé la place à la dissipation et au caprice. » (N.T.)
4. «Apología de las mujeres en carta original de la traductora a sus hijas» (V.O.)
5. «Sabido es que la disputa sobre preferencia o preeminencia de los sexos, es uno de los asuntos de conversación más comunes en la sociedad.» (V.O.)

6. «Acostumbrando sus oídos a conversaciones en que se tratan las tareas domésticas de las mujeres como asuntos dignos de espíritus apocados o de personas de menos que mediana esfera» (V.O.)
7. «Tuve noticia de esta obrita, determiné buscarla en su original, y emprender la traducción, contra lo que prometían mis cortas luces; pero el deseo de completar la obra, y hacer este pequeño servicio al público, me hizo vencer estas dificultades.» (V.O.)
8. «No solicito que se celebre mi trabajo; pues no lo escribo buscando alabanzas; me contentaré con que no merezca crítica, y pueda ser útil para el público.» (V.O.)
9. «Mucho tiempo hace que deseaba emplear mis ratos desocupados en alguna cosa útil y provechosa, que poder presentar al público.» (V.O.)
10. «Señoras mías: Creo oportuno ofreceros esta producción de Madama Genlis en un tiempo en que la virtud y el decoro andan como fugitivos de nuestras concurrencias, después que han ocupado su lugar la disipación y el capricho. Sí, os presento a Adelaida educada en los principios sólidos del honor, que el desvelo y buenas máximas de sus amables padres grabaron en su corazón desde sus primeros años. Adelaida, siempre constante en ellos, se hace respetable, burla la audacia digna de nuestro menosprecio y del mundo todo; e, inalterable siempre a los reveses de la suerte y del vil ataque de la seducción, nos pone a la vista que el amor hace la felicidad de los hombres cuando le dirige la virtud, y los humilla y envilece si le anima la torpeza» (V.O.)
11. «Esta [traducción] con todas sus añadiduras y ribetes está destinada para las personas de mi sexo [...] Esto y el deseo de que se aplique e instruya mi sexo, me movieron a que añadiese algunas reflexiones. Son muy pocas las señoritas que procuran adornar su espíritu con la lectura de libros provechosos. Regularmente empleamos todos nuestros conatos en los adornos del cuerpo, teniendo, digámoslo así, ociosa y abandonada esta alma racional con que nos honró el Ser Supremo, y que nos distingue de los brutos. Me intereso en sumo grado en los adelantamientos de mi sexo; y ya que mis esfuerzos no pueden ser suficientes para inspirarles otro modo de pensar más ventajoso, les suplico que, apartando a un lado los aparentes obstáculos que puedan impedirles adornar sus almas con conocimientos propios de su nobleza, se apliquen a la lectura de libros morales e instructivos» (V.O.)
12. «*Cartas de una peruana*, escritas en francés por madame de Graffigny y traducidas al castellano, con algunas correcciones y aumentadas con notas y una carta por su mayor complemento, por Doña María Romero Masegosa y Cancelada. Véndese en la Librería de francés, calle de las Carretas, en Valladolid en casa de la viuda e hijos de Santander y en Bilbao en la de D. Francisco Martín García. Esta obrita, aunque pequeña es muy apreciada de los que la conocen por la finura de sus pensamientos, lenguaje enérgico, excelentes máximas morales, y la severo pero fina y justa crítica que la autora hace de las costumbre, usos y carácter de sus paisanos, a que la traductora añade la censura de algunos de nuestros defectos en sus notas, que sin duda contribuyen mucho para su mayor utilidad.» (V.O.)
13. «*Cartas de Madame de Montier a su hija*, escritas en francés por Madame le Prince de Beaumont y traducidas por Doña María del Río y Arnedo: 3 tomos. Esta obra se considera como una escuela de educación para toda señora cristiana, y al paso que es una impugnación de las malas novelas, forma por sí misma una historia divertida y agradable por la variedad de lances con la que la autora la entretiene.» (V.O.)
14. «*Conversaciones de Emilia*; escritas en francés por Madame Live de Epinay y para instrucción de su familia, y proporcionar a los que tienen semejante cuidado un medio fácil y eficaz de cumplir tan importante obligación, y procurar a sus hijos y domésticos una crianza cristiana y política. Desempeña ese importante objeto con cuentos ingeniosos, dichos oportunos y sencillas reflexiones propias para entretener, sin fastidios los niños y fijar en su alma las sólidas máximas que contienen, e inspirar el conocimiento del corazón humano, tan preciso para vivir en el mundo. Como obra la más a propósito y acomodada para este fin, se imprimió repetidas veces en Francia, se prefirió a otras por orden de Luis XVI para las escuelas y colegios de ambos sexos, y se tradujo en varias lenguas, y ahora en la nuestra sobre la 5ª edición por doña Ana Muñoz, para utilidad principalmente de las madres de familia.» (V.O.)
15. «El Príncipe de Abisinia: novela traducida del inglés por Doña Inés Joyes y Blake. Va inserta a continuación una apología de las mujeres en carta original de la traductora a sus hijas: un tomo. Se hallará en la librería de Sancha, calle del Lobo.» (V.O.)

16. «Permítame hacer aquí una advertencia que no me parece importuna. [...] Extraño ciertamente que una señora que se pica de erudita, como lo da bien a entender en el prólogo y notas a su traducción, no sepa lo que tienen que ver con las cualidades del alma; puesto que cualquiera que sepa un poco de Filosofía Moral, no pude ignorar cuánto influye el vestido en la persona.» (V.O.)

17. «Como la obra aparece escrita por una mujer, dedicada a otra mujer (bien que del carácter más digno de respeto) y las catorce personas que hablan en esta obra por modo de diálogo, todas son mujeres, las personas de este sexo, encantadas de una obra que creerán hacerlas tanto honor [...]. No obstante, entre nosotros apenas, de un millón de mujeres, se sacará una que esté bien instruida en la Filosofía, y particularmente en la parte de Metafísica, a quien pertenecen las más razones de este tomo. El dudar de la religión Cristiana es cosa que no habrá mujer, por ruda que sea, que no pueda hacerlo.» (V.O.)